

Nouveaux objets transactionnels L'émergence des consortiums connectifs

Michaël La Chance

Numéro 82, été-automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Chance, M. (2002). Nouveaux objets transactionnels : l'émergence des consortiums connectifs. *Inter*, (82), 38–45.





Nouveaux objets transactionnels

L'émergence des consortiums connectifs

Première d'une série de deux articles par lesquels Michaël LA CHANCE introduit une nouvelle chronique régulière qui abordera divers axes de questionnement sur les rapports technologies – art – société.

Michaël LA CHANCE

Mort de l'université

La première apparition de l'université, il y a presque mille ans, constituait déjà une violence corporative sans précédent. La société occidentale a manifesté, dans les siècles qui ont suivi, la plus grande intolérance envers tout savoir hors de l'université et de l'institution religieuse. Ce fut une période très sombre, un long régime de persécutions, illuminé seulement par quelques buchers. Les universités ont néanmoins permis l'émergence d'une communauté d'esprit. Elles ont constitué des refuges pour la mobilité intellectuelle, la diffusion des idées, les débats critiques. Cette communauté de savants est devenue un **modèle** pour la communauté humaine en général. Une forme symbolique : une Rome virtuelle, image de la Cité éternelle sur laquelle on pouvait fonder toute société humaine.

Cet héritage médiéval, avec ses « réserves de tradition » (HABERMAS), s'est consolidé avec l'humanisme des Lumières (HUMBOLDT et KANT), lorsque l'université se définit un idéal d'autonomie, une mission spirituelle, une vocation civilisationnelle. L'idéal antique d'une compréhension du monde et de l'être humain semble prédominant. Ce savoir déclaratif était porté par une base procédurale politico-culturelle : la transmission des normes, la constitution d'un sujet national. C'est cet idéal qui est aujourd'hui menacé et sera éventuellement détruit par l'opérationnalisation du savoir, par la professionnalisation de l'intellectuel, par la mainmise des industries sur la recherche, par l'utilisation du prestige des universités dans la légitimation des savoirs techno-orientés.

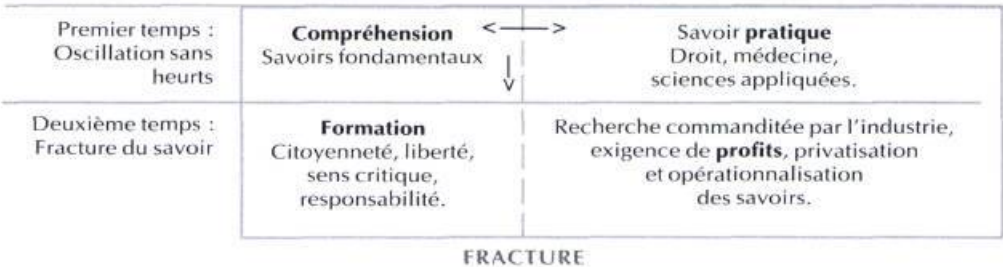
Pourquoi ? D'abord, on assiste depuis ces trente dernières années à un développement considérable de certaines disciplines : les sciences informatiques (Computer Information Sciences) ont plus que quintuplés (5X à 10X). Le management et les *business* ont quadruplé. Les services de santé et d'administration ont triplé. Ce phénomène entraîne la minoration radicale des arts libéraux et des humanités dans l'université (ils ne sont plus que 10 %), et provoque du même coup une défondamentalisation de l'université. Cette fracture entre les arts libéraux et les disciplines techno-économiques introduit une nouvelle définition du savoir, une nouvelle finalité de l'université.

Avec la dissolution du noyau traditionnel de l'université, la théologie ne fait plus le poids et ne saurait plus revendiquer la pensée et la création comme recherche fondamentale. La philosophie s'est déjà vendue, ou plutôt cherche à vendre une « expertise » aux autres

disciplines, quand elle a rejeté les questions de fond du côté de la littérature. Dans ce redécoupage des frontières disciplinaires, la philosophie se scinde en recherche de contenu et en recherche d'autorité disciplinaire. Elle est grugée par la psychologie et déplace son questionnement fondamental vers la littérature et les arts. Autre exemple de discipline qui se substitue à une autre : la science politique qui est grugée par la science administrative.

Alors il ne reste que l'art, et aussi la littérature et l'histoire, pour résister. Les arts ne sauraient jouer ce rôle s'ils se contentaient de se réclamer des valeurs de sacré, de transcendance et de civilisation, auxquelles ils sont traditionnellement attachés — car tout cela coule et risque de les entraîner vers le fond. Il est dangereux de donner sens aux arts visuels en se référant exclusivement aux arts libéraux (théologie, philosophie, littérature...). C'est accentuer la fracture qui se précise entre les disciplines de formation (responsabilité éthique, réflexion critique, apprentissage de la liberté, formation du citoyen, suspension du préjugé) et les disciplines techno-orientées.

L'art est devenu aujourd'hui le relais essentiel d'une transmission de la tradition, de l'héritage artistique mais aussi de l'héritage de pensée. Il doit se réclamer de ces traditions, les rappeler, mais surtout il doit travailler sur le plan de la mise en place des grands ensembles techno-économiques et de leur **captation du visible**. Les artistes doivent intervenir sur les disciplines techno-orientées et l'« environnemental » qu'elles édifient ; ils interpellent la puissance de l'image. Les corporations consentent un investissement important pour la fabrication de l'image parce qu'elles savent que ce qu'elles vendent, c'est de l'image. Acheter Coca-cola, c'est récompenser une campagne de marketing et non pas un choix gastronomique. L'artiste doit interpellier cette appropriation du visible, cet impérialisme du spectacle, mais surtout il doit désirer, davantage que d'être vu, échapper à une finalité du voir (qui est forte aujourd'hui quand le visible est une valeur capitalisable avec le sexe, l'argent et le pouvoir). L'art peut démontrer que la « nécessité » techno-économique repose en fait sur l'image. Et pas seulement l'image (publicitaire) de la marchandise, mais aussi la fabrication d'un spectacle permanent de la vie heureuse, riche, insouciance, avec un rappel bien étanche des problèmes du monde en capsules d'actualité : l'actualité étant ce grand méta-récit qui unifie toute la trame événementielle du politique et de l'accident, des personnalités et du spectacle.



Intégration

Compréhension du monde	Savoir pratique Droit / Médecine	Outils et machines
------------------------	-------------------------------------	--------------------

Désintégration

1	2	3	4	5	
Arts et Facultés (le noyau) Théologie Philosophie...	Sociologie Psychologie Sciences politiques Gestion Administration Marketing	Biologie Chimie Physique Mathématique	Sciences de l'éducation Communication	Biogénétique Électronique Mécanique	Informatique : programmation des machines Informatique de gestion
Parrainant : Littérature et Arts Histoire Éthique					

SCISSION

L'université comme instrument de légitimation

Première finalité : la légitimation. Aujourd'hui, l'université posthistorique assume une pure fonction de légitimation, son capital symbolique s'épuisant rapidement. Il est encore utilisé par les corporations parce qu'elles peuvent ainsi se réclamer des vertus de l'humanisme et de l'éthique. C'est justement parce que l'image est si importante, dans sa constitution d'un spectacle du monde, que l'image de l'université est capitalisée. Pourquoi chercher à comprendre le monde si la société ne cesse d'exhiber son autocompréhension ?

Les universités servent à recycler la recherche corporative, elles cautionnent celle-ci comme *savoir* (et non pas uniquement comme procédé ou savoir-faire) afin que cette recherche non seulement conduise au développement (R&D) hors université, mais puisse se capitaliser et se vendre dans l'université. Une fracture — qui s'annonçait depuis un certain temps — se déclare : le savoir ne conduit pas au développement de la personne ; le savoir est marchandise. La proposition antique d'une connaissance du monde à travers une transformation de soi est totalement abandonnée. Jusqu'à DESCARTES, DESCARTES y compris¹, le discours méditatif (constitution et modification du sujet) était enchevêtré au discours argumentatif (persuasion et déplacement de l'autre). Aujourd'hui le discours argumentatif est prédominant : il n'y a plus que des problèmes à résoudre. Non, il n'y a que des solutions à tous les problèmes.

Université historique	Université posthistorique
Disciplines de formation	Disciplines techno-orientées
Formation de sujets du savoir	Formation d' experts en procédés déréférentialisés
Responsabilité éthique réflexion critique apprentissage de la liberté de citoyen <i>soul searching</i>	 <i>problem solving</i>
Disciplines de formation	les départements sont : 1_des agences de marketing pour le recrutement étudiant 2_des bureaucraties transdisciplinaires : - greffage de PME - - centres sectoriels -
Professeur d'enseignement non déga­gé « Répétition » du discours Transformation du sujet	Professeur de recherche déga­gé Non-répétition du discours Immuabilité du sujet

Noter le paradoxe : on accuse l'enseignant de « répétition » mais il permet la modification du sujet. Tandis que l'on gratifie de « non-répétition » le discours du chercheur.

On parle beaucoup du pouvoir politico-économique des corporations (ces derniers jours au Sommet des Amériques, à Québec), mais on oublie qu'elles financent la culture de l'université à une fraction des frais d'exploitation ; elles avancent ce qu'il faut pour mettre leur nom sur les chaires, les bâtiments, les compagnies théâtrales, les salles de musée. Par la suite, ces compagnies s'efforceront de protéger leur propriété « intellectuelle », sur des innovations développées dans des organismes publics et accordées à ces compagnies sous licence exclusive. Ces corporations transnationales, partenaires incontournables du travail intellectuel, mènent leur R&D dans les départements transformés en centres de recherche. Ainsi, elles font mine de contribuer en passant aux valeurs de formation qui sont au cœur de l'université, mais celles-ci, depuis longtemps, comme la santé et les autres services de base, sont « externalisées », ici même comme au tiers-monde. « Externaliser », dans le jargon de la mondialisation, c'est laisser aux populations que l'on emploie le soin de leur santé et de leur éducation.

Il ne s'agit plus de former des individus qui s'accomplissent comme citoyens et comme êtres humains meilleurs, il s'agit plutôt de former des *experts*, dont le champ d'expertise demeure un domaine clos, sans ancrage sociétal, déréférentialisé (Bill Readings). Alors les universités posthistoriques deviennent des entreprises transnationales (ou des manteaux pour de telles entreprises) alors qu'elles sont déjà des bureaucraties transdisciplinaires. La pression des contrats de performance, la nécessité d'assurer un financement externe provoquent une *compétition* entre universités, entre les départements dans les universités, entre les professeurs d'enseignement et les professeurs de recherche (c'est-à-dire subventionnés, dégagés, ayant

des liens avec les milieux corporatifs d'avenir) lorsque ces derniers créent au sein des départements un pouvoir économique incontournable.

D'entrée de jeu, avant de parler de la fin de l'université, nous devons définir ce que nous entendons par « recherche », afin de ne pas prêter à confusion :

- Recherche fondamentale : compréhension du monde qui s'inscrit dans une façon d'être ;
- Recherche au sens courant : activité intellectuelle
 - a) *quantifiable* pour promotion, évaluation et revente ;
 - b) Avec *financement* externe et liens privilégiés avec des milieux d'avenir ;
 - c) sur laquelle on peut apposer un *logo* de l'université, du subventionnaire, d'un groupe de recherche, du pays — le savoir servant des fins de capitalisation et de légitimation.

Un aspect de cette dissolution institutionnelle, qu'on ne saurait négliger, conséquence de l'éclatement disciplinaire (FOUCAULT), c'est la perte de « l'objectivation » des objets d'étude que produisait la convergence disciplinaire, c'est-à-dire que les objets d'un savoir déréférentialisé restent virtuels. Avec l'éclatement de l'université, avec la multiplication des niches de recherche, il s'ensuit l'irréalisation d'une multiplicité d'objets. Les objets sont virtuels avant même d'être pris en charge par une représentation numérique. L'hyperphilosophie^{3*} interroge le statut de nos savoirs à l'ère des intelligences collectives — elle souhaite une intelligence connective qui ne négligerait pas de développer un savoir fondamental, ayant des valeurs éthique et critique dans l'urgence (environnement, pauvreté, santé...) de notre époque — qui sauraient relier ce savoir aux nouvelles exigences de vie en société. Il s'agit de reconduire la réflexion éthique dans la dimension électronique des échanges entre chercheurs. Il s'agit d'envisager un travail fondamental qui pourrait être mené dans l'entreprise². Voilà la vigilance hyperphilosophique : renforcer la réflexion critique et la responsabilité éthique à l'ère de la communication et de l'accumulation des savoirs. On attendra d'une hyperphilosophie de reréférentialiser le savoir, de réobjectiver les objets d'étude, de réinternaliser l'éducation. Ce qu'elle ne saura faire qu'en redonnant créativité et dynamisme au rapport collaboratif interhumain. Cette hyperphilosophie saurait utiliser les ressources de l'Internet pour reconstituer des communautés d'esprit qui préconisent la réflexion critique, indépendante des pouvoirs politiques et économiques. C'est par la réalité de l'échange humain dans la dimension virtuelle que nos objets redeviennent réels. Nous avons décrit à cette occasion un modèle virtuel : « L'École d'Athènes »⁴.

La précarisation de l'acte pédagogique

Mais voilà justement que l'interaction humaine s'appauvrit. Expliquons : l'université historique préconise la formation du citoyen, son apprentissage de la responsabilité, la préservation des libertés, mais aussi elle transmet une capacité d'*autoformation*. Elle dispense une culture générale qui permet à ses ressortissants de s'orienter et de se recycler eux-mêmes dans monde de spécialités où il faut régulièrement changer d'emploi. Mais cette université historique est appelée à disparaître : la crise a commencé il y a trente ans, l'université historique n'aurait que quelque trente années additionnelles⁵. La mort de l'université : tout cela se sera passé entre 1970 et 2030.

Par contre, l'université posthistorique ne connaît que ses finalités : performance, excellence, profit, expertise, ouverture sur le marché et légitimation des entreprises transnationales. Elle ne se préoccupe pas des moyens, lorsqu'il s'agit de parler cheminement, démarche, parcours de l'individu. Les disciplines entrées sur le marché n'offrent que *du dressage à la pièce*, selon les besoins passagers de l'industrie. La personne ne sachant se former elle-même, elle devra indéfiniment s'acheter de nouvelles compétences à l'occasion de chaque nouveau limogeage. Elle devra se racheter après chaque mise-à-pied.

Disciplines Archéo-orientées Sujet méditatif	Disciplines Techno-orientées Sujet instrumental
Le savoir est public	Université corporative Programmes professionnels Écoles pratiques
Comité d'éthique	Dressage à la pièce Savoir marchandisé

* Le comité d'éthique doit colmater la fracture

voir encadré p 45

On parle beaucoup d'éthique depuis qu'elle est laissée aux entreprises : depuis qu'elle est laissée entre les mains de la *business*, qu'elle est devenue une affaire d'experts parmi les experts. Pour nous, modernes, la connaissance du monde ne requiert pas la transformation de soi – c'est pourquoi nous ne sommes pas attentifs aux identités qui émergent des nouvelles expériences de socialisation sur le Web. L'hyperphilosophie interroge cette transformation de soi dans les nouveaux consortiums du savoir, ces incidences sur le *sujet* du travail collaboratif et connecté, lorsque l'individu oscille en permanence entre le registre virtuel et le monde concret. En effet, depuis toujours l'individu est avant tout le sujet de son savoir et il tire son identité de ses échanges et rôles immatériels.

Maintenant que la Rome virtuelle s'est effondrée, la Cité éternelle sur laquelle on pouvait fonder toute société humaine – quel avenir a l'humanité ? Quel sera son ordre symbolique ? De Rome au *Read-Only-Memory* ou, pour me permettre un piètre jeu de mots, de Rome au ROM – on s'aperçoit aujourd'hui que tout s'efface, se superpose, se réécrit, s'efface et sombre finalement dans un néant électronique.

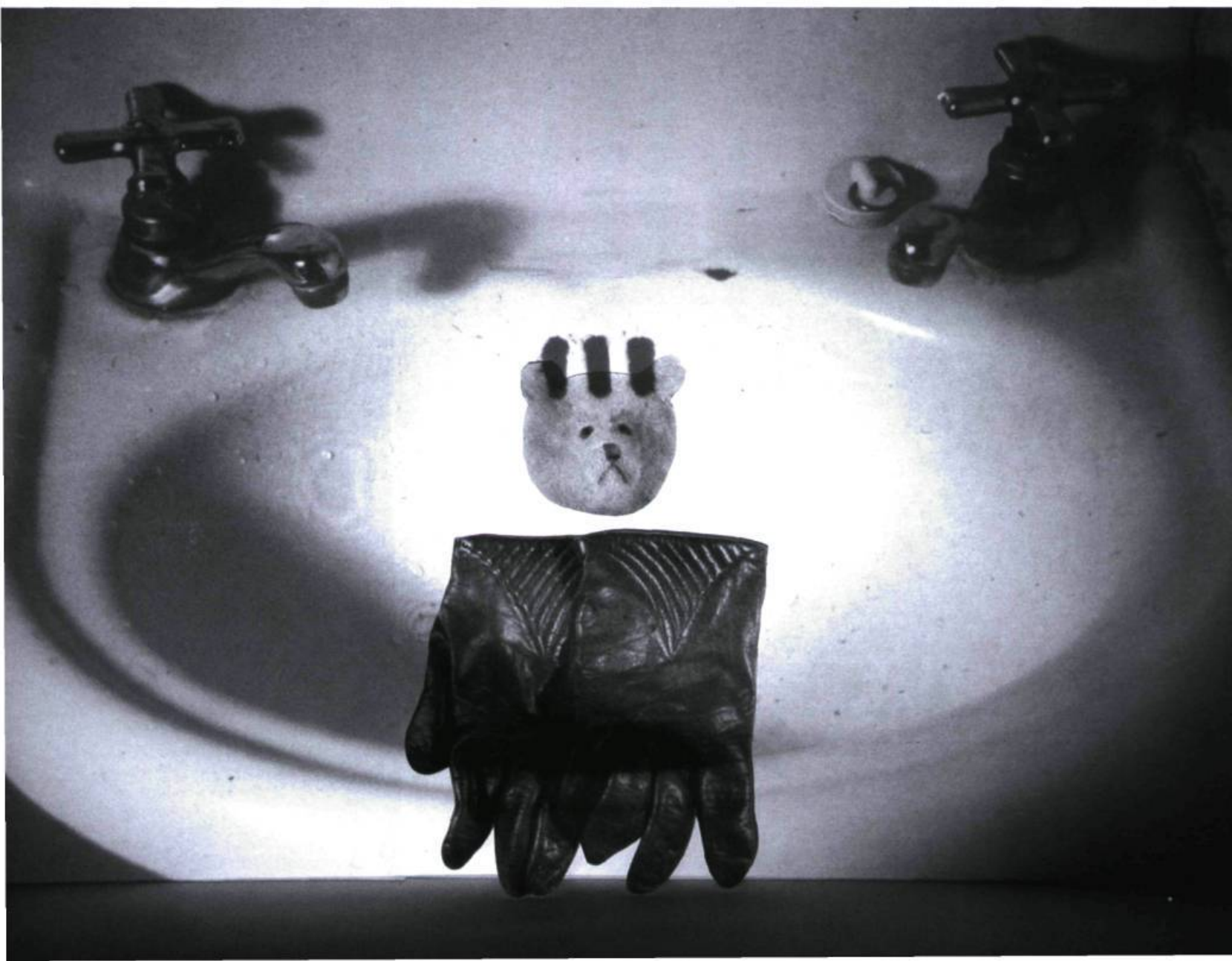
Avant d'envisager plus avant le scénario de la postuniversité, il y a un autre facteur qu'il faut considérer. On peut s'interroger sur les causes de la faillite des arts libéraux : peut-être que la solitude des intellectuels y est pour quelque chose, qu'elle leur était devenue insupportable, malgré la « transcendance des esprits » ? Il apparaît que la cohérence de leurs actions ne provient pas du partage d'une raison commune, mais d'une convergence de leurs intérêts économiques et politiques. C'est ainsi que l'on reconnaît une cause qui tient moins du désarroi que de la bassesse : ils ont accepté de devenir les gestionnaires de travailleurs intellectuels temporaires et subalternes, sans aucune fin de formation. Les arts libéraux, atteints dans leur expression déclarative du monde et de sa vérité, minorés par les savoirs procéduraux et opératoires, réagissaient ainsi par une crispation élitiste lorsque l'exploitation d'une sous-classe d'intellectuels a permis aux professeurs en place, solidement installés dans leur emploi, de conserver leur salaire. Les humanités étant devenues une carrière et non plus une « avocation », les professeurs se sont souillés en acceptant l'inégalité sous leurs yeux : les précaires sous-payés.

C'est ainsi qu'à la fracture entre les arts libéraux et les technosciences, dont nous venons de parler, vient se combiner une division du travail intellectuel entre le permanent et le précaire, le salarié et le sous-payé. Voilà qui contribue encore à l'affaiblissement des humanités dans l'université : il y a une diminution des enseignants dans ce secteur (puisque les humanités représentent moins de 10 % de la clientèle étudiante) ; il y a aussi une diminution des professeurs permanents parmi ces enseignants (puisque plus de 50 % des cours sont donnés par des assistants, au Québec, en Californie, etc.).

Ainsi l'université, gardienne d'un idéal du savoir et d'un idéal de société, a permis la mise en place d'enseignants payés à l'acte (on parlait d'actes médicaux, on parle d'actes pédagogiques), a permis la sous-traitance du savoir, croyant qu'il suffirait de faire appel à des assistants répétiteurs pour en assurer la transmission, croyant qu'il suffirait ensuite de mettre tous les cours sur le Web pour régler le problème du surnombre d'assistants. Déjà, un nombre croissant d'étudiants complète les études de 1^{er} cycle sans voir un seul professeur. Désormais, les étudiants complèteront leur 1^{er} cycle en s'approvisionnant à des guichets du savoir, assis devant un terminal, celui-ci devenu point de vente automatique des matières et instrument de contrôle de ces mêmes matières. Les étudiants-clients, comme les clients d'une banque, devront maintenant transiger par les guichets du savoir.

Avec la course actuelle au *Course Ware*, les plateformes et portails qui accueilleront tous les cours sur le Web, on se demande si l'on peut encore faire la distinction entre documentation et formation. Tout récemment, alors que MIT inaugurerait le *Open Course Ware* (MITOCW), son président, Charles VEST, affirmait : « Nous rendons disponible l'ensemble des contenus de base qui constituent l'infrastructure qui sous-tend une éducation au MIT. Mais une vraie éducation requiert une interaction⁶ ». MIT se propose de mettre gratuitement cinq cents cours en ligne d'ici deux ans. D'après les propos de son président, cette avalanche de documentation ne devrait pas nuire à l'interaction. Il n'en reste pas moins, pour des raisons de pressions institutionnelles, que les professeurs permanents passent tous à la recherche commanditée. Les arts libéraux s'en trouvent davantage affaiblis : non seulement ils ont moins d'enseignants, mais leurs professeurs permanents, les piliers principaux

Comme dans les romans... du côté de chez Witold Gombrowicz, Josée PELLERIN, photographie numérique, 2002.



du secteur, se détournent de la formation étudiante, se déclarent indifférents au cheminement de ceux-ci, se consacrent tout entier, corps et « âme » voudrait-on dire, à leurs tribunes de visibilité et à leur consolidation statutaire.

Nous sommes conduits à ce constat étrange, bien que pas tout à fait inattendu, que ce sont maintenant les intellectuels précaires (assistants, écrivains...) qui constituent le dernier bastion de la formation libérale ! Quelle ironie de voir que ce sont les héritiers mal aimés d'une tradition qui assurent dorénavant la transmission de cette tradition, qui croient en l'éducation pour le développement humain ! Ces intellectuels précaires, et c'est le cas aussi chez de nombreux travailleurs intellectuels autonomes, auront été dans l'obligation de se donner de nombreux points d'appui extra-académiques, ce qui leur apporte souvent un ancrage dans la vie sociale, et produit une référentialisation de leur savoir, une référentialisation qui fait le plus souvent défaut aux intellectuels « académiques ». De plus, l'attachement des intellectuels précaires aux valeurs humanistes provient souvent de la nécessité pour eux de croire en ce qu'ils font, puisqu'ils se « payent » ainsi d'accomplir un travail mal payé. Ce n'est pas une recette mais un constat. Dans leur précarité et leur paupérisation même, ils conservent l'idéal avocationnel des humanités.

Apparition des nouveaux consortiums intellectuels

C'est ainsi que se constitue la masse considérable et grandissante des travailleurs intellectuels que l'institution scolaire ne veut pas prendre en charge. Parmi ceux-ci, une masse critique d'humanistes hors-campus : les assistants des arts libéraux (5 % de l'université) et aussi les assistants dans les disciplines techno-orientées (environ 40 % de l'université), donc près de la moitié des composants de l'université en tout, auxquels il faut rajouter les intellectuels extra-universitaires en grand nombre⁷. Un trésor de compétences intellectuelles d'une grande mobilité, d'une grande pluridisciplinarité, est en train de dériver hors de toute attache institutionnelle, de toute infrastructure communautaire et communicationnelle. Ces travailleurs intellectuels cherchent de nouvelles formes de coalition — les projets d'intelligences connectives qui s'élaborent aujourd'hui ne manqueront pas d'intéresser ces éthiciens nomades, ces utopistes diplômés, ces généralistes passionnés. Car, avec la mort d'un espace social millénaire, avec l'effondrement de l'université multiséculaire, l'apprentissage fondamental devra trouver refuge sur le Web.

On peut observer l'émergence de tels consortiums intellectuels, la manière dont ils prennent naissance dans les départements universitaires, parviennent à se détacher de ceux-ci, à franchiser leurs services aux départements d'autres universités pour finalement se substituer à ceux-ci⁸. Un consortium rencontre aussi les besoins d'un marché culturel très vaste : « Intellectuals.com » peut offrir ses analyses, ses collectes d'informations, monter des cours, assurer des supervisions, constituer une ressource accessible en tout temps. Dans de tels consortiums, on peut envisager des systèmes de rétribution proportionnelle à l'apport de chacun au « Think.net », on peut envisager des systèmes de promotion vers l'excellence, chaque membre du consortium se voyant attribuer des parents culturels, des « cybermentors ». On doit observer l'organisation interne de ces regroupements : il faut miser sur la mise à disposition des ressources entre les membres, sans reproduire la ségrégation de l'information, la division du travail, l'hypocrisie du pouvoir non assumé comme pouvoir et l'élitisme statutaire qui ont miné l'ancienne collégialité. Dans ces nouveaux consortiums, le statut professoral, la persona rigide qui l'accompagne souvent, est remplacée par l'identité simulacre et composite d'un jeu de rôle intellectuel.

L'intelligence collective provoquera l'émergence d'un nouveau sujet. Et ceci d'autant que ces nouveaux héritiers de la tradition des arts libéraux, que ces intellectuels connectifs (précaires, publics) auront le souci de la formation du citoyen et de l'édification du sujet. D'où leur désir d'échapper à leur spécialité et de s'adresser à un public plus large. Ce sont des philosophes qui s'adressent aux non-philosophes. L'intellectuel a le souci de faire passer son message dans la société et ceci d'autant que, par avance, son savoir trouve ses apais dans cette même société. Il connaît la diversité de son auditoire, il peut évaluer la nature des rapports interpersonnels et des interactions qui prennent place dans un site de travail collaboratif.

Nous devons exercer une certaine vigilance hyperphilosophique requise envers le savoir en ligne, les cours sur le Web, les forums de consultations internes, les « mentorats » électroniques. Nous devons être attentifs à la capacité du consortium de maintenir vivante une culture des humanités post-académiques, de conserver sa distance critique par rapport aux gouvernements et aux corporations transna-

tionales auxquels il pourrait être conduit à offrir des services. Dans les environnements connectifs de la vie intellectuelle, la structuration des échanges permettra d'atteindre un équilibre entre apprendre pour le marché (régler des problèmes) et apprendre pour soi, ce que John CAGE appelait s'éveiller à sa vie : « Notre intention est d'affirmer cette vie-ci, non pas de produire l'ordre à partir du chaos, ou de suggérer les améliorations qu'on pourrait apporter à la création, mais simplement de s'éveiller à la vie même que nous vivons⁹. »

Sites réservés Modèle : salon	Sites ouverts Modèle : café
Érudit qui veut s'adresser à d'autres érudits, qui vise un savoir autovérifié mais vide (tautologique), un savoir complet sur de petites questions. Il méprise le savoir incomplet et veut épuiser la question.	Intellectuel humaniste qui s'adresse à tous, qui sait combien la matière lui échappe, qui éprouve l'altérité de son objet. Il a un petit savoir sur de grandes questions, mais le peu qu'il sait est peut-être un lien pour de futures connexions. Le flou, l'inachevé de son savoir, tout cela trouve son liant : le style.

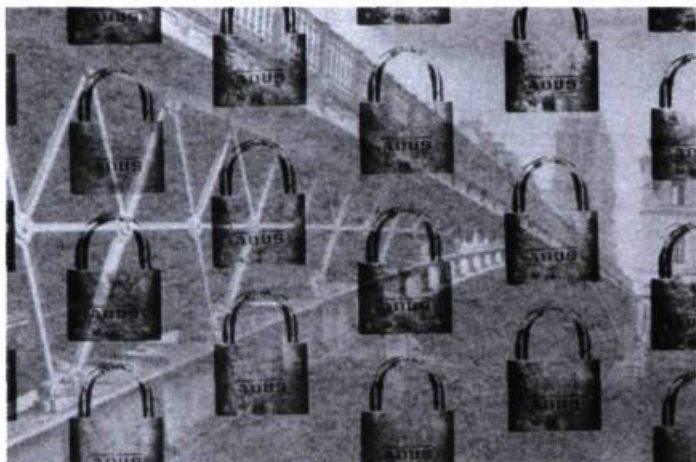
Illusions de l'hyperconnectivité

L'intelligence connective doit rencontrer un certain nombre de défis. Elle doit prendre la mesure des séductions de l'hyperconnectivité à l'époque de notre 3^e révolution culturelle, elle doit subir les effets de la fracture du numérique : le fossé entre l'explosion « combinatoire » des images (saturation des signes, pléthore d'informations), d'une part, et les déréférentialisations intellectuelle et affective, le détachement par rapport à tous les enjeux culturels et sociétaux, d'autre part.

La fracture numérique, c'est avant tout la puissance des réseaux de *simuler le lien social*, lorsque l'échange immatériel des informations remplace le rapport interpersonnel à l'époque de la dissolution de tous les liens. Cette promesse du lien communicationnel est particulièrement séduisante au Canada, le pays de McLuhan et du « village global », où les technologies de la communication sont pour nous une promesse de vaincre la distance géographique et l'isolement occasionné par l'hiver. Dans ce contexte canadien, la grandeur de l'un (le froid et la distance) semble garantir la proximité de l'autre (l'intime et le chaud), quand l'idée d'abolir des distances si énormes et glacées semble par contraste garantir que le contact communicationnel sera intime et chaleureux. Pourtant les modalités de la communication ordinaire se rétablissent. Qu'importe, on assiste à un véritable réenchancement de la société par l'achat d'équipements informatiques : au Canada, dans le domaine de l'éducation aux adultes, 90 % des fonds vont en achat de matériel et seulement 10 % dans le renouvellement du contenu. Les machines s'autojustifient, les contenus ne peuvent se renouveler sans admettre qu'ils étaient déficients.

En fait, le « village global » devrait être expurgé de ses connotations bucoliques. Le modèle de déploiement, ici, ce n'est pas l'espace ou la planète, mais le *tissu urbain*. Les réseaux contribuent à la constitution d'une « cyberpolis », avec l'universalisation d'une classe sociale, lorsqu'en tout lieu l'on devient, même dans les régions éloignées, un urbain connecté qui compense son vide d'être par un euphorisant psycho-électronique. Illusion seulement d'une appartenance de classe, car il s'agit toujours de pseudo-liens et de proximités simulées. Notre fantasme d'hyperconnectivité compense assurément la perte des liens sociaux. L'hyperphilosophie cherche à évaluer la valeur interpersonnelle de ces liens à l'époque des chiasmes anonymes, de cette nouvelle génération X (*eXtended, eXtensible, eXecutable...*), elle aussi sacrifiée, comme la première¹⁰. Le concept d'aliénation prend ici une extension nouvelle : lorsque nous ne sommes pas seulement étrangers à notre produit et à nos compagnons de travail, lorsque nous sommes devenus étrangers au monde que nous produisons (DEBORD). C'est l'*aliénation nouvelle d'individus* sacrifiés à leur écran, qui croient pourtant participer à une célébration permanente de l'échange. Non pas à l'autre mais à une image catalogue de l'autre, sa prévisualisation glacée¹¹.

Le fantasme d'hyperconnectivité est d'autant plus obsédant qu'il compense la crise du lien social. Le « plein » communicationnel compense le vide existentiel. C'est un vide plein d'images et de signes dans un accès illimité aux contenus qui peuvent surgir sur l'écran. C'est aussi un plein de connexion dans un accès illimité aux individus, connectés en permanence à plusieurs ateliers collaboratifs, en connexion continue avec une foule d'artisans de la connaissance



(knowledge workers) ; un WebEx permanent (sur le modèle de webex.com) qui se double d'une interface cérébrale (ABI, Adaptive Brain Interface) par lequel les intellectuels connectifs de demain seront en tout temps disponibles et à la tâche.

Pour résister à l'avalanche documentaire qui déferle à travers un réseau, la première réaction consiste à limiter l'accès au réseau. Ainsi, on voudrait réduire le nombre des usagers sur un réseau connectif, limiter les tribus du savoir. On voudrait déterminer des critères (diplôme, titulaire d'une bourse, bénéficiaire d'une subvention...) pour filtrer l'accès aux forums et aux bases de données. L'attache institutionnelle, l'appartenance à une corporation, l'adhésion constante aux objectifs et valeurs du groupe, tout cela ne manquera pas d'être vérifié par une présence continue (et obligatoire de chacun) dans un espace de surveillance où des superviseurs (team managers) pourront échantillonner à tout instant nos opinions, nos convictions, nos visées. C'est le danger du forum permanent, de l'autocritique continue et de l'enthousiasme soutenu auxquels nous serons tenus pour conserver notre mot de passe et nos connexions, pour renouveler nos subventions.

On ne cesse pas de s'étonner à quel point le milieu des affaires, l'intérêt commercial et la culture corporative adoptent d'emblée la technologie comme une solution. Certes cette technologie offre des perspectives d'avenir sans précédent, déploie un espace immense duquel on attend une nouvelle possibilité de définir notre existence. Nous avons d'excellentes raisons d'être enthousiastes. Mais n'oublions pas que, si le monde a d'abord été un vaste terrain de chasse, il a fallu créer des structures sociales, se donner un ordre de civilisation. Ainsi le nouveau continent « Cybéria » attend ses infrastructures de communication et de collaboration dans le savoir. Sinon il se laissera imposer une logique de civilisation qui ne sera pas basée sur l'altruisme, le sens de la communauté, l'équilibre des pouvoirs.

Le codage sémantique du monde

La première réponse au complexe et au multiple, c'est l'élitisme. Réduire l'accès à l'archive mondiale aux élites, contrôler la mise en commun des ressources. Mais il y a d'autres réponses à envisager : des consortiums d'intellectuels connectifs se verraient confier la tâche de réduire l'archive mondiale de toutes les images numériques, de réduire la multitude d'informations en ligne, de résoudre la complexité de la matrice numérique collective. Ces consortiums d'intellectuels connectifs se trouveront ainsi engagés dans une entreprise commune de *data mining* mais aussi d'*info shrinking*. Ils se donneraient la tâche de transformer toutes les informations dans une encyclopédie collective.

On remarque d'entrée de jeu, pour qui s'attelle à cette tâche encyclopédique, que les données, les contenus, les informations — soit tout ce qui paraît significatif, visible et intelligible, à la base du processus collaboratif — semblent se présenter sous une forme purement déclarative. Ils semblent offerts à la contemplation désintéressée, avant toute manipulation et toute élaboration en fonction d'un usage (économique, politique, industriel) de cette représentation. La gestion des connaissances (KM, Knowledge Management) se propose de gérer la mémoire corporative et le capital intellectuel ; mais elle ne voit pas que ce capital a déjà une coloration culturelle, que cette mémoire est « instrumentalisée ». Les intellectuels connectifs, chez qui la connaissance spécialisée ne nuit pas à la reconnaissance du contexte, sauront reconnaître les différents axes de la communication, la nature du document (publicité télévisuelle ou poésie), s'il s'adresse à des usagers en chair et en os ou bien à des « agents intelligents ». Car ces intellectuels connectifs se seront eux-mêmes embauché des assistants en la « personne »

d'agents intelligents, ces programmes qui circulent dans les machines à la recherche d'informations pertinentes.

On comprend alors que les intellectuels connectifs devront procéder au marquage sémantique de tous les documents pour faciliter la tâche des agents intelligents. Nous avons aujourd'hui le langage descriptif pour le faire, c'est le RDF (Resource Description Framework) dans lequel chaque concept, propriété, relation, identité doit recevoir une identification sémantique ; chaque identité est un URI (Universal Resource Identifier) et se compose avec d'autres identités selon des structures sémantiques qui resteront au second plan comme un inconscient documentaire. Dans l'état actuel, le travail d'étiquetage sémantique des documents est rendu plus facile par le XML (eXtensible Markup Language). Après avoir marqué l'identité sémantique du document (ses connotations culturelle, religieuse, politique, son statut de véracité, etc.), nous devons produire l'« ontologie » de ce document, soit le classement et les règles d'inférence par lesquels un univers sémantique devient accessible à partir d'un autre univers sémantique. Il faut noter que ces ontologies restent cachées, qu'elles ne s'adressent pas aux usagers et récepteurs, aux lecteurs et spectateurs humains ; qu'elle s'« adressent » aux agents intelligents. L'hyperphilosophie n'est pas seulement la philosophie dans un monde de machines, mais la philosophie pour les machines ! Ainsi les intellectuels connectifs, toujours en quête de réalité, désireux de « s'éveiller à la vie même » (CAGE), sont en relation constante avec des agents intelligents qui n'ont que faire de la réalité, qui ne connaissent que des environnements « computationnels » dans lesquels ils rencontrent des ontologies comme truchements entre des univers sémantiques en archipel.

Hyperphilosophie : expliquer aux machines ce qu'est de sortir de leur univers numérique et de chercher la réalité. Les intellectuels connectifs reconstruisent le monde pour des agents qui sont *goal oriented*. Ils tentent d'inscrire leurs préoccupations de fond dans des ontologies subtextuelles. Comment, en effet, saurait-on ouvrir une vaste archive sémantique du monde et omettre d'y inscrire la singularité du destin, la quête de l'âme (*soul searching*), le goût de l'égalité et de la tolérance, le sens de la démocratie, la compassion pour la souffrance ? Ce ne sont pas des problèmes nouveaux, certes, la réflexion sur l'archivage date des premières bibliothèques et ne s'arrête pas aux premières bases de données.

On sait ainsi que tout contenu d'archive est l'objet d'une élaboration en fonction d'un public et de ses besoins, c'est-à-dire d'une image de ce public et d'une conception de ses besoins, réels ou à créer, selon la *préception* qui adapte le contenu à un public, à des besoins, à des usagers¹², que ceux-ci soient humains ou « machiniques ». Ce qui ne doit pas être perdu de vue, c'est que la mise en forme de l'information, son acheminement et sa capacité de trouver un récepteur n'en font pas pour autant une connaissance, ni une visualisation, ni une mémorisation comme telle. La mise à disposition des images et des textes ne conduit le plus souvent qu'à produire des prévisualisations et des prélectures, qui semblent exhaustives, alors que la question de l'altérité du paysage, de l'altérité à soi-même, est escamotée. Les réseaux acheminent des précontenus, une sous-culture de catalogue, une prélecture plus précisément. Parce qu'elle ne peut réfléchir sur elle-même comme expression partielle, déformée et violente, du monde, elle ne sera que *déception*, absence d'un contenu qui saurait rencontrer notre désir de réalité.

Gestion des connaissances	Hyperphilosophie
Préception	Conception
Prévisualisation	Visualisation
Prémémorisation	Mémorisation
Accumulation	Cassation
Exhaustivité	Altérité
Prothétique	Synthétique

À l'occasion de la première révolution culturelle, l'apparition de l'écriture, un avertissement avait déjà été formulé : l'écriture est une prothèse à la procédure du ressouvenir mais pas la mémoire elle-même¹³. Ainsi l'information acheminée par les TIC est avant tout une prémémorisation, et pas la mémoire même. Prélectures, prévisualisations, prémémorisations, toutes les images et les informations qui apparaissent à l'écran constituent ensemble un vaste souvenir-écran, une vaste mémoire-couverture qui recouvre l'altérité et le vide. L'hyperphilosophie s'efforce de dissiper cet écran d'images et d'aller à la rencontre du vide. Qu'importe le néant si on ne peut plus guère distinguer actuel et virtuel, si on n'accorde pas une puissance de surdétermination au réel — et surtout si on ne cherche pas à rendre sa vie plus réelle. Alors rien n'est effacé, il n'y

a que des adresses perdues, des écritures superposées. C'est ainsi que la méga-archivage des images numériques, quand elle sera éventuellement « cassée », évoque déjà pour nous l'image du post-numérique¹⁴.

Premier schéma : BD-centrique

Présentateur préception encodage diffusion	Ancien paradigme, cycle lent, base ptolémaïque	Spectateur
Voix Données (texte + image)	Base de données	Requête
Vidéo	WebExtension	Stratégie oblivionniste

En fait, un nouveau paradigme est en train de s'imposer : avec les nouvelles infrastructures de communications interactives il n'y a plus de base de données (que ce soit une bibliothèque ou un serveur) entre le présentateur et le spectateur, rien ne s'inscrit. N'importe quel site peut devenir le prochain point de rencontre d'une collaboration entre intellectuels connectifs. Le modèle BD-centrique (database centric) disparaît, les individus sont en interaction constante, en temps réel, dans la simultanéité des voix, des données (image et texte) et de la vidéo. Alors plus rien ne s'inscrit, ne se dépose, ne s'archive — pour donner consistance à l'échange, pour constituer une base concrète à l'interaction. La circulation ne quitte pas son cadre virtuel, elle s'accélère sans cesse sans prendre appui sur une base réelle. Ces nouvelles plateformes nous font envisager un *continuum* communicationnel, une somme immense d'informations est sillonnée en tout sens par des agents intelligents sous la supervision de consortiums d'intellectuels connectifs. Cette information s'élague d'elle-même, se laisse traverser par des perspectives synthétiques, en même temps qu'elle s'abandonne à une virtualité pure.

L'hyperphilosophie ne s'effraie pas devant ces « espaces infinis ». Les nouvelles technologies de l'information et les hypermédias de

la simulation nous forcent à redéfinir l'évident, à produire une re-définition du réel et de nos aspirations humaines. Alors que le réel semble échapper au consensus des termes, à la convergence des descriptions, à l'immédiateté dans laquelle on croyait toujours le trouver, il y aura toujours un corps et un réel que nous devons définir autrement.

Deuxième schéma : avec les IMPP (Instant Messaging/Presence/Protocol) le Web (créé en 1985) rattrape le téléphone (1876).

Présentateur			Spectateur
Partage de documents	trans.info	trans.info	est aussi présentateur simultané
Applications	Voix	Information switch	
Conavagation	Données		
...	Vidéo		

Malgré l'établissement d'un PP (Presence Protocol), la présence reste un écart temporel, un écart rythmique, une « différence ». La présence à soi est la possibilité de laisser émerger en soi des projets auxquels on reviendra à son rythme propre, devant lesquels on s'efface. Car c'est bien là l'œuvre de la civilisation : l'art, la littérature, la pensée, la technique, voire ce dans quoi l'on accepte de mourir pour que cela nous survive. Ce dans quoi l'on accepte de rencontrer notre limite pour la faire passer au-delà de soi-même. Ce sont toutes ces choses qu'il convient de se rappeler à l'époque de la globalisation, celle de la prétention du « sans limites », quand on croit entrer dans le règne de l'illimité. Alors on s'interroge sur le fantasme hyperconnectif du cerveau *megamind* et sur la croyance des TIC qui contribueront à l'abolition de l'inégalité, à l'éradication de la pauvreté, à la fin de la pollution, au maintien de la démocratie ; on voit dès lors que ce n'est que dénégation et sublimation d'une économie néolibérale radicalisée, dénégation aussi des forces titaniques de l'économie lorsqu'elles en imposent aux gouvernants, dénégation finalement d'un réel inexorable, qui n'est qu'une puissance de l'image.

1 Se rapporter à la magistrale analyse de Michel FOUCAULT sur ce point, *Mon corps, ce papier, ce feu...* 2 Cette préoccupation est plus largement répandue ; cf. Thierry PAUCHANT C. et coll., *Pour un management éthique et spirituel. Défis, cas, outils et questions*. Fides, 2001. Ouvrage faisant suite au *Forum international sur le management éthique et la spiritualité*, École des hautes études commerciales de Montréal, 1998. 3 Je reprends ici la notion mise de l'avant au colloque *Penser le virtuel* du Secteur des sciences humaines de l'UQAM ; « Principes d'hyperphilosophie », 9 avril 1997. Voir www.philo.uqam.ca/Textes/PrincipesHyperphilo.html 4 « Principes d'hyperphilosophie : une utopie de connaissance », dans UTOPIA. *De quelques utopies à l'aube du 3e millénaire*, sous la direction de Laurent LAVOIE, préface de Derrick DE KERCKHOVE, Les presses de l'Université Laval, Syllepse, 2001, p. 45-70. 5 Peter APPLEBORNE, « The On-line revolution is not the end of civilization as we know it. But almost. Education.com. », *New York Times*, 4 avril 1999. 6 « We are providing our core materials that are the infrastructure that undergirds an MIT education. Real education requires interaction. » ; extrait de *MIT News*, 4 avril 2001. Voir <http://www.mit.edu/afs/athena.mit.edu/org/o/cow/> 7 Les acteurs : professeurs permanents d'enseignement en humanité (5 %), professeurs permanents de recherche, en humanité ou dans les disciplines (40 %), assistants techno-orientés (50 %), assistants humanistes (5 %), intellectuels publics non salariés. 8 Cf. George Dennis O'BRIEN, *All the Essential Truth about Higher Education*, Chicago U.P., 1998, p. 209. 9 « Our intention is to affirm this life, not to bring order out of chaos nor to suggest improvements in creation, but simply to wake up to the very life were' living. ». John CAGE cité par George J. LEONARD, *Into the Light of Things : The Art of the Commonplace from Wordsworth to John Cage*, Chicago U.P., 1994, p. 174. 10 Douglas COUPLAND, *X-Generation* 11 Nos correspondants constituent une population de *thumbnails*, que l'on peut appeler des *thumbpeople*, fantasme liliputien de communauté atomique où la petitesse tient lieu d'irréalité et de dispersion. 12 Sur le concept de préception, voir Hermann LÜBBE, *Im Zug der Zeit. Verkürzter Aufenthalt in der Gegenwart*, Berlin, Springer, 2e éd., 1994, chap. IV. C'est le *push* documentaire qui produit des documents ou des dossiers, des dossiers-produits ou dossiers-outils. Ce contenu est l'objet d'une nouvelle élaboration, lorsqu'il fait l'objet d'une requête de la part des usagers. Après la mise en forme pour être retracé, il y a la mise en forme pour être acheminé. C'est le *pull* documentaire, c'est ce qu'on « tire » de l'archive. 13 Qu'on se rappelle ici l'injonction du roi Thamou, rapportée dans le *Phèdre*, 275 a. 14 On pourrait ainsi envisager un *Disk Delete Day*, DDD, journée où tous les disques sont effacés.

Hyperphilosophie

Rappel : la technologie n'est pas une solution. Certes cette technologie offre des perspectives d'avenir sans précédent, déploie un espace communicationnel immense duquel on attend une nouvelle possibilité de définir notre existence. Nous avons d'excellentes raisons d'être enthousiastes. Mais n'oublions pas que, si le monde a d'abord été un vaste terrain de chasse, il a fallu créer des structures sociales, se donner un ordre de civilisation. Ainsi le nouveau continent « Cybéria » attend ses infrastructures de communication et de collaboration dans le savoir. Sinon il se laissera imposer une logique de civilisation qui ne sera pas basée sur l'altruisme, le sens de la communauté, l'équilibre des pouvoirs.

- L'hyperphilosophie, c'est :
- référentialiser le savoir, en retrouver les enjeux ;
 - internaliser la recherche fondamentale et la formation dans le dressage d'experts ;
 - savoir élaguer, jeter, oublier : stratégies oblivionnistes ;
 - savoir survoler la complexité, réduire le multiple ;
 - ne pas confondre connectivité et lien social ;
 - ne pas confondre contenu et interaction, document et formation ;
 - ne pas confondre image et visualisation ;
 - ne pas confondre trace et mémoire, accumulation et autofaçonnement ;
 - ne pas confondre instantanéité et présence.

Michaël LA CHANCE